

Jean-Luc Verna, mélancolie en gare

C'est un pioupiou qui fait la gueule ; une petite boule duveteuse avec une bouche un peu trop maquillée, bien sûr. Posé en grand sur la verrière d'entrée, il annonce l'installation de dessins de Jean-Luc Verna dans la gare de Toulouse-Matabiau. *« Un autoportrait, essentiellement »,* s'amuse l'artiste. Pas évident pour qui ne connaît pas la création, tatouée d'étoiles et de flammèches des pieds à la tête ! *« C'était ça, ou un de mes nus, très chaste, où on voit à peine mon petit cucu ! Mais dans l'espace public, c'était plus compliqué. »*

Dans le hall de la gare, d'autres dessins, de paysages, ouvrent l'horizon. Mais rien de pittoresque ici ; ni ciels bleus ni montagnes enchantées : une infinie mélancolie imprègne ces images. *« J'ai longtemps détesté le paysage, jusqu'au jour où j'ai eu une illumination, à un moment très difficile de ma vie. J'ai alors commencé à dessiner ces hybridations fantomatiques, qui juxtaposent les cyprès et les pins du Sud, d'où je viens, à des paysages du Nord, où j'habite. Ce sont des précipités du lieu dont je suis originaire et de là où je suis. »* Sur cha-

cun, quelques mots, pareils à des sous-titres : *« Comme une bande-son, issue de la musique new wave qui, depuis 1983, me ramène à la vie. Pour qui connaît ces titres, cela forme une sorte de glacis sonore. »*

« Cartes postales »

Exposer ces précieux dessins, agrandis, dans une gare ? L'idée de Christian Bernard, le directeur artistique du festival, n'était pas si évidente. *« Mais j'aime cette impression de cartes postales, qui est, comme tout ce qui me ressemble, obsolète, et cristallise tant de choses : une adresse à quelqu'un, quelque chose qui disparaît, un objet très commun, comme tout ce que j'ai toujours aimé revaloriser. »* Lui qui a pour habitude de travailler en petit format est enchanté de découvrir une telle échelle. *« Cela me donne des tas d'autres idées pour l'avenir, et me fait aussi comprendre qu'il n'y a pas que la déflagration intime qui importe. Je veux dire que, face à mes dessins, d'habitude, on ne peut pas être dix, on est plutôt comme face à un miroir quand on se remaquille. Les voir à Matabiau, ça m'ouvre une petite case en plus. »*

En parallèle, Verna présente une série toute récente aux Abattoirs, dans l'expo-

sition « La Folle du logis ». C'en est fini des oiseaux qui l'ont occupé plusieurs années – *« tout le monde en fait désormais ! »*. Il dessine aujourd'hui de fascinants visages de femmes, qui s'offrent *« à traverser tels des brouillards »*. Comme toujours chez ce virtuose qui se méfie de son propre talent, ils semblent s'enfoncer dans le papier, surgissant pourtant d'autant mieux de cette estompe. Maquillage, ecchymose ? *« Ces femmes paraissent au sortir d'une nuit d'amour ou d'une scène, quand le maquillage a glissé. On ne sait si elles pleurent, si elles viennent d'avoir du plaisir, ou sont en colère. Ce sont des Siouxie de province, des Nina Hagen de banlieue. Elles sont à ce moment où l'on s'arrache à soi-même. »* Il en parle avec une infinie tendresse, comme de cette *« reine de Saint-Denis qui ressemble à Grace Jones, avec son maquillage en peinture de guerre pour affronter le regard des autres »*.

Un autoportrait, essentiellement ? ■

E. L. E. (À TOULOUSE)

Jean-Luc Verna, jusqu'au 29 octobre à la gare de Toulouse-Matabiau. Et aussi au Musée des Abattoirs, dans le cadre de l'exposition « La Folle du logis ».